LE JOUR, 1950
30 NOVEMBRE 1950

A PROPOS D'UN VOYAGE

Le Président du Conseil de Syrie paraît aimer les voyages.

Nous autres, Libanais, nous avons aussi le tempérament voyageur et nous allons volontiers d'un pays à l'autre. Mais les déplacements du président du Conseil de Syrie ont ceci d'intéressant qu'il s'y fait accompagner de son ministre de la Défense. Ce n'est sans doute pas pour parler de céréales et de coton.

On peut penser que M. Nazem Koudsi fait de son mieux pour développer deux thèmes principaux dans les capitales des pays de la Ligue ; à savoir d'abord que les questions de politique étrangère doivent avoir le pas sur les autres dans les préoccupations collectives des Arabes ; ensuite, en regardant du côté d'Israël, qu'il convient de se préparer à opposer, s'il le faut, la force à la force.

Il reste, il est vrai, que M. Nazem Koudsi affronte en ce moment des ennuis politiques sérieux en Syrie et qu'il trouve opportun de s'éloigner durant quelques jours des foyers d'intrigues qui l'entourent.

Nous trouvons pour notre part la tournée du président du Conseil de Syrie habile dans son principe. Changer d'air n'est pas mauvais quand l'air manque un peu autour de soi. Un homme politique, de surcroît, cherche toujours à tirer du prestige d'un voyage enveloppé de mystère. D'autant plus que M. Nazem Koudsi aura fait le tour de ses interlocuteurs, prêchant la solidarité, la bonne volonté et l'union.

Pour notre part, au Liban, nous avons quelques raisons de nous montrer réservés. Nous sommes depuis un an et plus l'objet d'un système d'attaque qui n'a fait que s'embellir au cours des derniers mois d'inventions nouvelles. Et la façon dont la Syrie procède vis-à-vis de nous est si peu élégante qu'elle nous fait une obligation de ne pas rechercher une intimité plus grande avec elle. Nous nous habituons d'ailleurs à tout cela.

Si M. Nazem Koudsi fait des avances à Beyrouth, ce sera autant d'acquis ; s'il n'en fait aucune, nous ne nous en affligerons pas. Mais malgré la prospérité de cette saison, les difficultés économiques ne manquent pas en Syrie et voici qu'on vient d'en avoir une illustration.

Le Gouvernement syrien combat l'accaparement, disent les dépêches, et tente, en entrouvrant ses portes, de le rendre vain. C'est le signe évident qu'il n'arrive pas à combattre d'une autre façon le renchérissement de la vie. Car tout se suit. Fermer ses portes, c'est provoquer la raréfaction et la hausse désordonnée des prix de tout ce qu'on ne produit pas.

Pour lutter contre cela, il n'y a que les mesures draconiennes que la Syrie ne peut appliquer sans recourir aux peines excessives. L'Edit de Dioclétien en est un exemple ancien et très célèbre. Mais on ne peut tout de même pas pendre des commerçants sur les places publiques de Damas.

Si, au cours de sa visite à Beyrouth, M. Nazem Koudsi sait laisser une impression favorable, nous serons les premiers à nous en réjouir. Mais notre sentiment est qu'en voyageant, M. Nazem Koudsi, tout assisté qu'il est de son ministre de la Défense, a fait surtout de la politique intérieure syrienne. C'est un peu paradoxal, mais c'est ainsi.